NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

72 Nº 5 1950

Les manuscrits du désert de Juda. V. Identification des derniers rouleaux. VI. L'âge des manuscrits de Qumrân

Gustave LAMBERT (s.j.)

p. 493 - 517

https://www.nrt.be/fr/articles/les-manuscrits-du-desert-de-juda-v-identification-des-derniers-rouleaux-vi-l-age-des-manuscrits-de-qumran-2694

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LES MANUSCRITS DU DÉSERT DE JUDA

V. — IDENTIFICATION DES DERNIERS ROULEAUX

Nous avons dit dans un précédent article (1) comment les moines syriens de Saint-Marc et l'Université hébraïque de Jérusalem avaient, dans leurs lots respectifs de manuscrits, quelques rouleaux qu'il n'avait pas été possible de déployer immédiatement. On est parvenu depuis lors, si pas à les dérouler tous complètement, du moins à les identifier avec certitude.

Commençons par les manuscrits des moines syriens. On se rappellera que ces derniers possèdent un manuscrit complet d'Isaïe, un manuel de discipline d'une secte juive, un commentaire d'Habacuc et enfin un « quatrième rouleau » (2).

C'est l'identification de ce « fourth scroll » que nous voudrions d'abord raconter : histoire qui n'est pas dépourvue d'intérêt.

M. John Trever a lui-même narré, dans un récit d'une agréable simplicité (3), comment il avait procédé, dès le mois de février 1948, à la première photographie des trois manuscrits qu'on avait réussi à dérouler. Quant à ce « fourth scroll », il était en si mauvais état qu'il n'essaya pas même de l'ouvrir. Plus tard, en avril de la même année et peu avant de quitter Jérusalem pour regagner l'Amérique, il avait réussi à détacher de ce rouleau un fragment de 5 cm × 9 cm. Il en fit une photographie en couleurs et, non sans difficulté, réussit à lire les caractères d'écriture. Il en fit une transcription qu'il fit parvenir à M. W. F. Albright. De quelques mots caractéristiques, ce dernier crut pouvoir affirmer que le « fourth scroll » était le livre araméen d'Enoch, bien que M. Albright avouât qu'il n'avait pu trouver le passage parallèle, ni dans la version éthiopienne, ni dans la version grecque du pseudépigraphe en question.

Quoi qu'il en fût, journaux et revues publièrent la nouvelle : on possédait dans le « quatrième rouleau » le livre d'Enoch en araméen. C'est ce que nous annonça M. E. L. Sukenik dans la conférence qu'il donna à l'Institut d'orientalisme à Louvain, le 9 février 1949. Le 26 février suivant, le *Figaro littéraire* confirmait cette nouvelle à la suite d'une enquête faite à Rome, à l'Institut Biblique Pontifical (4). A vrai dire, mû par cet enthousiasme qui est un des traits charmants de son caractère, M. Albright était allé un peu vite.

---

(1) *Nouvelle Revue Théologique*, 1949, p. 286-304.

(2) *Ibid.*, p. 290. — Le « cinquième rouleau » est en réalité le « quatrième » ; les deux précédents n'en forment qu'un seul : le manuel de discipline.

(3) *Biblical Archaeologist*, vol. XI, septembre 1948, p. 53.

(4) *N.R.Th.*, 1949, p. 299, note 43.

En février 1949, arrivait en Amérique l'évêque syrien orthodoxe Mar Athanase Yeshue Samuel. Ainsi qu'il l'avait promis aux membres de l'*American School* à Jérusalem, il apportait ses quatre rouleaux pour en permettre l'étude et la publication par les savants américains.

M. John Trever réussit cette fois à détacher du « quatrième rouleau » un second fragment plus important et faisant suite au premier enlevé à Jérusalem, un an auparavant. Les deux morceaux réunis formaient un ensemble de 12,1 cm × 21,7 cm et présentaient 26 lignes de texte ([5]).

L'examen de ce grand fragment prouvait que le rouleau retrouvé en un si misérable état avait été à l'origine un beau manuscrit, très soigneusement écrit. Ses colonnes d'écriture, dont la largeur n'a pas encore été établie, étaient hautes de 34,5 cm et comportaient 34 lignes.

En examinant longuement et patiemment le fragment lui-même et en en faisant des photographies suivant divers procédés, M. John Trever a réussi à rendre possible l'identification de l'œuvre.

Aux lignes 3 et 8, on lisait le groupe de consonnes B-T-'-N-SH, c'est-à-dire, d'après Albright, « Bit 'enosh » (fille d'Enos). Or, dans la version éthiopienne du Livre des Jubilés, on lit au verset 28e du chapitre 4e : « Et dans le quinzième jubilé, dans la troisième semaine (d'années), Lamech se choisit une femme et le nom de celle-ci était Bêtênôs, fille de Baraki'il, fille du frère de son père, et dans cette même semaine (d'années) elle lui enfanta un fils et il lui donna le nom de Noé ».

Il y avait lieu d'identifier la Bit'enosh du fragment araméen et la Bêtênôs du texte éthiopien, d'autant plus qu'aux lignes 3 et 19 du fragment, on trouvait le groupe consonantique L-M-K, lequel ne pouvait représenter autre chose que « Lamech », le mari de Bit'enosh dans le texte du quatrième rouleau, comme il l'est de Bêtênôs dans le Livre des Jubilés en éthiopien. On constatait encore qu'à la ligne 3 du fragment araméen, Lamech parle de lui-même à la première personne pour dire notamment : « Et je me hâtai, moi Lamech, de m'approcher de Bit'enosh ».

Ces éléments étaient suffisants pour établir une conclusion ferme : on se trouvait en présence d'un fragment du livre pseudépigraphe de Lamech. Cet ouvrage avait disparu et ne nous était plus connu que par son titre, mentionné dans un catalogue que l'on trouve dans un manuscrit du Xe siècle, actuellement à la Bibliothèque Vaticane (Vatic. 423, fol. 415). Ce catalogue est un canon des écritures inspirées qui comprend les soixante livres protocanoniques de l'Ancien et du Nouveau Testament, les neuf livres deutérocanoniques de l'Ancien et enfin

(5) John Trever, *Identification of the Aramaic Fourth Scroll from 'Aïn Feshka*, dans le *Bulletin of the American Schools of Oriental Research*, n° 115, octobre 1949, p. 8-10.

une liste d'œuvres apocryphes, dont les trois premières sont le livre d'Adam, le livre d'Enoch et le livre de Lamech. Publié d'abord par le Cardinal Pitra (6), ce canon a été reproduit par Théodore Zahn (7) et Emile Schürer (8).

M. C. C. Torrey à qui M. John Trever avait envoyé une transcription exacte des 26 lignes du fragment, a confirmé les conclusions obtenues et ajouté quelques remarques. Le texte provient manifestement d'un livre de Lamech constituant une œuvre indépendante. Contrairement à ce qu'avait d'abord pensé M. Albright, il ne s'agit donc pas d'un livre d'Enoch. La preuve en est dans le fait que, dans le livre éthiopien d'Enoch, il est toujours parlé de Lamech à la troisième personne, tandis que, dans le fragment du « fourth scroll », c'est Lamech lui-même qui toujours parle à la première personne. Le livre d'Enoch a sans doute utilisé les traditions relatives à Lamech, mais il a transformé les textes en mettant la troisième personne au lieu de la première, quand il s'agissait de Lamech, de manière à réserver à son héros Enoch l'usage de la première personne.

La revue américaine « Time » du 30 janvier 1950 annonçait qu'après neuf mois d'expérimentation sur de vieux morceaux de cuir, M. Rutherford J. Gettens, chef des recherches techniques du « Fogg Art Museum » de Harvard, avait décidé d'essayer l'opération délicate du déroulement. Le cuir du volume tout craquelé fait penser à un cigare trop sec. Les couches extérieures sont devenues de la gélatine et se cassent comme de la colle durcie. On va essayer l'opération dans une chambre humide. En se servant de scalpels tranchants et d'autres instruments chirurgicaux, on espère arriver à écarter les couches extérieures gélatinisées et à sauver au moins les couches intérieures. La revue américaine annonçait, non sans humour, que le rouleau resterait sur la table d'opération pendant six mois (9).

* * *

En même temps que les quatre rouleaux acquis par lui, Mar Athanase Yeshue Samuel apportait en Amérique divers fragments provenant de la même grotte de Qumrân (10).

Parmi ces fragments, M. John Trever (11) a identifié trois sections

(6) Pitra, *Iuris ecclesiastici Graecorum historia et monumenta,* Romae, 1864, vol. I, p. 100.

(7) Theodor Zahn, *Geschichte des neutestamentlichen Kanons,* II, Leipzig, 1890-1892, p. 290-293.

(8) Emil Schürer, *Geschichte des Jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu Christi,* III, 4e éd., 1909, p. 358 s.

(9) *Time,* 30 janvier 1950, p. 33 : l'entrefilet se termine par ces mots : « Expected time on the operating table : six months ».

(10) Le Khirbet Qumrân est le lieudit le plus proche de la grotte aux manuscrits : cfr *N.R.Th.,* 1950, p. 57. La désignation « grotte de Qumrân » se recommande comme étant la plus exacte.

(11) ***Biblical Archaeologist,* vol. XII, mai 1949, p. 33.**

du livre de Daniel. Chose curieuse : elles appartiennent à deux copies différentes. Au point de vue paléographique, nous dit-on, deux sections sont dans une écriture qui ressemble à celle du manuscrit d'Isaïe, tandis qu'à ce point de vue, la troisième est très semblable au commentaire d'Habacuc. Les deux sections, apparemment les plus anciennes, appartiennent à une même colonne et contiennent des portions de Daniel, III, 23-30, en araméen. La troisième section, provenant d'une copie plus récente, contient des portions de deux colonnes : Daniel, I, 10-16 et Daniel, II, 2-6 (y compris l'endroit où commence la partie du livre écrite en araméen). Des deux premières sections, l'une mesure environ 10 cm × 11,5 cm, tandis que l'autre est un carré de 6 cm de côté. Il a été dit que ces deux sections appartenaient à une même colonne qui devait mesurer environ 15 cm de largeur. La troisième section mesure 14 cm × 7,5 cm et les colonnes avaient vraisemblablement moins de 10 cm de largeur.

Il est intéressant de noter que sur ces fragments apparaissent les noms de Daniel, Sidrac, Misac et Abdénago. Le texte est substantiellement identique à notre texte massorétique, compte tenu des différences orthographiques, ainsi qu'il a été dit pour le manuscrit d'Isaïe.

Beaucoup d'exégètes modernes (et il s'en rencontre parmi les catholiques) pensent que le livre de Daniel a reçu sa rédaction définitive vers l'an 165 avant notre ère ([12]). D'autre part, les fragments de Daniel les plus anciens appartiendraient à une copie qui serait bien proche de l'original pour ceux qui veulent que le rouleau d'Isaïe ait été écrit entre 200 et 150 avant J.C. Si cette dernière date était exacte, jamais on ne se serait trouvé en présence d'une copie d'un livre de l'Ancien Testament aussi proche de l'œuvre originale, puisqu'on nous affirme que le plus ancien exemplaire de Daniel retrouvé dans la grotte doit être sensiblement contemporain du rouleau d'Isaïe. On a donné comme exemple parallèle dans le Nouveau Testament le papyrus contenant six versets du chapitre XVIII de l'Evangile selon saint Jean. Ce papyrus est considéré comme datant de la première moitié du second siècle après J.C. ([13]).

Mais précisément, la présence dans la grotte de Qumrân de fragments ayant appartenu, les uns à deux copies de Daniel, un autre au livre des Jubilés, donne à réfléchir sur la date très ancienne que l'on veut assigner à ce dépôt. D'après l'hypothèse de la « ghenizah » de M. Sukenik, il s'agirait de deux rouleaux de Daniel devenus successivement impropres à la lecture en raison d'un usage déjà long. Il semble donc impossible de prétendre que l'exemplaire le plus ancien a été écrit entre 200 et 150, comme le prétendent les paléographes.

(12) Aage Bentzen, *Introduction to the Old Testament*, Copenhague, 1948, vol. II, p. 198 : « The complete book has been written after the year 167 B.C. ». — Pirot et Clamer, *La Sainte Bible*, tome VII, Paris, 1947, p. 637.

(13) *Catalogue of the Greek and Latin Papyri in the John Rylands Library*, Manchester, vol. III, 1938, p. 1-3.

Autant vaudrait dire que la copie était antérieure à l'original. Il suivrait de là que, si l'exemplaire le plus ancien de Daniel est contemporain par l'écriture du rouleau d'Isaïe, ce dernier ne peut pas avoir été écrit entre 200 et 150, encore beaucoup moins au troisième siècle avant J.C., comme semble l'admettre le R. P. de Vaux. On verra d'ailleurs plus loin qu'il existe bien d'autres raisons de remettre en question la date des manuscrits du désert de Juda.

En attendant, la composition du livre de Daniel et du livre des Jubilés fournit une date au delà de laquelle on ne peut pas remonter.

Au sujet des fragments de Daniel, notons ces lignes du *Biblical Archaeologist* de mai 1949, p. 33 : « The first dispatch from the Hebrew University about the scrolls (April 26th, 1948) indicated that Daniel was among those acquired by the University. This was later denied, but now the fragments have appeared ». Il serait souhaitable que l'Université hébraïque et le Couvent syrien se mettent d'accord sur cette question pour fournir les éclaircissements désirables.

* * *

Nous passons à l'exposé des derniers renseignements reçus au sujet des manuscrits qui sont la propriété de l'Université hébraïque de Jérusalem. Il avait été dit dans cette Revue ([14]) que M. E. L. Sukenik avait acquis six rouleaux.

L'un contenait le combat des fils de la lumière contre les enfants des ténèbres.

Trois autres appartenaient à une seule et même œuvre, les « hodayôt » ou hymnes de reconnaissance.

Les deux derniers n'avaient pas pu être immédiatement déroulés. On pouvait voir à la planche II des *Meghillôt ghenouzôt* la photographie de leurs masses informes ([15]).

Nous ne connaissons pas dans le détail le sort ultérieur de ces deux pièces, mais nous apprenons de diverses sources que le bilan des manuscrits de l'Université hébraïque s'établit désormais comme suit ([16]) :

1) *le rouleau* du « combat » ;

---

(14) *N.R.Th.*, 1949, p. 299-300.

(15) E. L. Sukenik, *Meghillôt ghenouzôt*, Jérusalem, 1948, Planche II.

(16) *Bulletin of the American Schools of Oriental Research*, n° 116, décembre 1949, p. 17 : « Four out of the six scrolls in the Hebrew University belong to a single document — the « Odes », now called the « Scroll of Hymns ». All told they comprise twelve large columns with many fragments. The other two documents in the Hebrew University collection represent the latter part of Isaiah in a recension more like the Masorah (the received Hebrew text) than is true of the Syrian Scroll of Isaiah, and the « War of the Children of Light against the Children of Darkness » (Communiqué par M. W. F. Albright d'après un article de Meir Wallenstein dans le *Manchester Guardian* du 12 novembre 1949). — Cfr aussi A. Bea, S. J., dans *La Civiltà Cattolica*, 4 mars 1950, p. 486.

2) *quatre rouleaux* constituant l'œuvre unique des « hodayôt » ;
3) *un rouleau* contenant des fragments du livre d'Isaïe.

On sait que le rouleau des moines syriens contient les 66 chapitres de l'œuvre du grand prophète, tandis que le rouleau de M. Sukenik ne contient que des fragments, à savoir des parties des chapitres 17, 22, 23, puis le dernier tiers du livre : les chapitres 44 à 66, eux aussi en mauvais état. Le 18 mars 1950, à Bruxelles, à la séance de l'Académie Royale où il a fait une brève communication sur les rouleaux de Qumrân, M. Sukenik nous a montré une section de son manuscrit d'Isaïe ([17]). Quand on a vu dans quel état se trouve l'original, on admire d'autant plus les résultats de la photographie de cette même section par les rayons infra-rouges ([18]).

On a signalé comment l'Isaïe des moines syriens avait un texte substantiellement identique à notre texte massorétique, compte tenu des variantes orthographiques et morphologiques ([19]). M. Sukenik nous a affirmé que son manuscrit d'Isaïe ne comportait pas les « fantaisies orthographiques » des autres manuscrits de Qumrân et se rapprochait à un degré vraiment étonnant du texte massorétique. Il considère son rouleau d'Isaïe comme le plus ancien de tous ceux qui ont été découverts dans la grotte.

En somme, nous ne savons pas grand'chose sur ce nouveau texte. Il faut attendre le second volume des « Meghillôt ghenouzôt », lequel est annoncé comme ayant paru à Jérusalem en mars 1950 ([20]).

VI. — L'AGE DES MANUSCRITS DE QUMRÂN

Nous avons cité ailleurs ([21]) l'avis de M. Millar Burrows qui croyait pouvoir affirmer que le manuscrit d'Isaïe était un important témoin de la fidélité de la tradition manuscrite. Nous ajoutions la réserve suivante : « C'est fort bien, à une condition toutefois : c'est que le manuscrit soit vraiment ancien et notablement antérieur au travail de fixation du texte par les Massorètes. Or, une fois admise l'authenticité du rouleau, il s'agira de dire son âge. Déjà sur ce point commencent à s'affronter des opinions très divergentes ».

Parlant du document de Damas qu'on promène sur l'échelle des siècles depuis les Séleucides jusqu'au dixième siècle de notre ère, nous

(17) La revue anglaise *The Illustrated London News*, du 18 février 1950, reproduit la photographie obtenue aux rayons infra-rouges de cette section contenant le chapitre 58°.

(18) L'examen sur cette photographie du chapitre 58° nous a permis de constater que ce texte comporte moins de « matres lectionis » que notre texte massorétique et contient des leçons qui vont avec les LXX contre le TM. Ainsi, au v. 5, on trouve « rôshak », alors que le TM a « rôshô ».

(19) *N.R.Th.*, 1949, p. 292.

(20) Suivant une communication par lettre de M. Philippe Lippens, en date du 11 avril 1950.

(21) *N.R.Th.*, 1949, p. 292.

posions la question : « Va-t-on recommencer à tâtonner de même manière au sujet des manuscrits du désert de Juda ? » ([22]).

Nous eussions préféré n'avoir pas été si bon prophète. Car, après que les conclusions de l'exploration de la grotte ont pendant quelque temps laissé croire que les manuscrits de Qumrân étaient vraiment anciens et dataient même de l'époque préchrétienne, voici que la discussion reprend plus vive que jamais. Des dates sont proposées qui oscillent entre l'époque prémacchabéenne et le temps des Massorètes. Les uns prétendent que les rouleaux sont vieux de deux millénaires; les autres leur en accordent à peine un. Les arguments qui aux uns paraissent décisifs sont aux yeux des autres dénués de valeur. Paléographes, archéologues et linguistes s'affrontent dans la lutte, soit qu'ils ne s'accordent pas sur l'interprétation des éléments fournis par une même discipline, soit qu'ils opposent aux preuves tirées d'une science les arguments empruntés à une autre.

Tâchons de voir clair dans cette mêlée confuse, en nous souvenant de ce que nous écrivions, il y a plus d'un an : « Les opinions valent les arguments qui les étayent. Il faut attendre une publication plus complète des textes pour permettre aux unes et aux autres de se produire avec une garantie suffisante d'objectivité » ([23]).

* * *

Dans l'essai de datation des rouleaux, on s'est adressé d'abord principalement à la paléographie. La découverte de la grotte a permis de mettre en valeur des arguments archéologiques. On s'est tourné ensuite vers la philologie et la linguistique. Nous allons très objectivement passer en revue ces diverses tentatives.

M. John Trever a raconté lui-même avec une parfaite simplicité comment il était arrivé à son appréciation de l'âge du rouleau d'Isaïe. Quand, le jeudi 19 février 1948, il se trouva pour la première fois en présence de ce manuscrit, il en déroula une dizaine de colonnes : « L'écriture, dit-il, était manifestement de l'hébreu, mais elle apparaissait étrange à mes yeux inexpérimentés. Me souvenant de la collection de plaques pour projections qui se trouvait sur mon bureau et servait à illustrer le thème : « What lies back of our English Bible ? », je compulsai les clichés pour trouver ceux qui étaient relatifs aux anciens manuscrits hébreux. Un coup d'œil sur une page d'un Codex du British Museum du IXe siècle me confirma que ces rouleaux étaient beaucoup plus anciens. Le cliché suivant était le papyrus Nash ([24]). La similitude de l'écriture était frappante, mais la photographie trop petite pour aider beaucoup ».

(22) *N.R.Th.*, 1949, p. 298.
(23) *N.R.Th.*, 1949, p. 293.
(24) John Trever, *The discovery of the scrolls*, dans le *Biblical Archaeologist*, vol. XI, septembre 1948, p. 46-57. — Les documents consultés par M. Trever accusaient un « chaos magnum » d'un millénaire entre le manuscrit du

« La nuit suivante, nous confie encore le jeune savant américain, le sommeil était impossible. De nombreuses questions affluaient à mon esprit... : comment un manuscrit si parfait pouvait-il être aussi vieux que le papyrus Nash ? »

Le vendredi 20 février, M. Trever et son compagnon, M. Brownlee, travaillèrent jusque bien tard dans la nuit. Les conduites électriques ayant été endommagées dans l'après-midi, ils n'étaient éclairés que par des lampes au kérosène qu'ils tenaient collées contre eux. C'est dans ces conditions qu'ils examinèrent la photographie du papyrus Nash trouvée dans l'ouvrage de Price, *The Ancestry of our English Bible* et relurent l'article publié par le Docteur Albright sur le fameux papyrus dans le *Journal of Biblical Literature* de 1937 ([25]). Et M. Trever termine le récit de cette journée en écrivant : « A minuit, nous étions arrivés à la conviction que le rouleau d'Isaïe était aussi vieux et même plus vieux que le Papyrus Nash. Le sommeil vint avec grande difficulté. Tout cela semblait incroyable. Comment cela pouvait-il être vrai ? »

Le samedi 21, on procède à la photographie du rouleau d'Isaïe et bientôt des autres rouleaux. La semaine suivante, on expédie par avion au Docteur Albright quelques photographies.

Le samedi 28 février, le Directeur de l'École, le Dr Burrows, est de retour d'un voyage en Iraq (Bagdad) et quinze jours après, le lundi 15 mars, une lettre arrive par avion du Dr Albright. Ce dernier l'avait écrite *le jour même* où il avait reçu les photographies de quelques sections des manuscrits envoyées par M. Trever.

Ce dernier fait part de ses impressions au reçu de la lettre du maître : « Nous étions enchantés d'apprendre que de sa profonde science nous arrivait une confirmation de notre analyse sur la date des manuscrits. Avec son exubérance coutumière il disait : 'Mes félicitations les plus cordiales pour la plus grande découverte de manuscrits des temps modernes... Il n'y a pas de doute dans mon esprit que cet écrit est plus ancien que le papyrus Nash... Je préférerais une date aux environs des années 100 avant J.C.... Quelle trouvaille incroyable ! Et ici il ne peut heureusement y avoir le moindre doute au monde sur l'authenticité du manuscrit'. Inutile de dire que notre enthousiasme fut singulièrement accru par ce jugement du Dr Albright » ([26]).

Le Dr Trever s'était fait une conviction *en deux jours* et le Dr Albright, *en une heure*, ainsi qu'il l'a lui-même raconté dans un article intitulé « Are the 'Aïn Feshkha Scrolls a Hoax ? », répondant à M.

IXe siècle et le papyrus Nash tel qu'il a été daté à l'*American School*. Comment a-t-on pu faire si allègrement ce saut par-dessus le vide ?

(25) W. F. Albright, *A Biblical Fragment from the Maccabaean Age : the Nash Papyrus*, dans le *Journal of Biblical Literature*, vol. LVI, 1937, p. 145-176.

(26) *Biblical Archaeologist*, vol. XI, septembre 1948, p. 55.

Salomon Zeitlin ([27]). C'est là une rapidité bien américaine, mais M. Zeitlin n'a pas complètement tort quand il reproche à ses collègues américains « a hasty pronouncement », une hâte exagérée à annoncer des nouvelles aussi sensationnelles ([28]).

Le jeudi 18 mars en effet, le Dr Burrows, Directeur de l'*American School* à Jérusalem, convoquait l'évêque syrien pour soumettre à son approbation un communiqué pour la presse, annonçant que les rouleaux étaient du premier et même du second siècle avant l'ère chrétienne.

Cette nouvelle était confirmée dans le fascicule d'avril du *Bulletin of the American Schools of Oriental Research* ([29]) par le Dr Albright. Comme l'âge du papyrus Nash était le gond sur lequel tournait toute l'argumentation, le Dr Albright s'empressait de déclarer que, depuis son article de 1937 paru dans le *Journal of Biblical Literature*, il avait accumulé de nouveaux arguments en faveur de la date qu'il assignait à ce papyrus : « late Maccabaean, from the first century B.C. ».

A peu près en même temps, une dépêche de l'*Associated Press*, du 26 avril, annonçait les rouleaux devenus la propriété de l'Université hébraïque : d'après M. Sukenik, certains rouleaux avaient plus de deux millénaires et aucun n'était postérieur à l'an 70 après J.C. La position prise par Sukenik venait renforcer celle de l'*American School*. Il s'agissait maintenant d'étayer solidement l'argument principalement paléographique.

Où en sommes-nous à cet égard après deux ans de recherches et de discussions ? Exactement au point que nous indiquions quand nous écrivions, il y a plus d'un an : « On ne peut pas perdre de vue que les estimations sur l'âge du papyrus Nash oscillent entre le second siècle avant J.C. et le second siècle après » ([30]).

En 1937, M. Albright datait le papyrus de la seconde moitié du second siècle avant J.C.; en 1948, il le disait « late Maccabaean », mais pas nécessairement antérieur aux années 100; en 1949, il approuve M. Trever, lequel estime plus sage de placer ce même papyrus vers 50 avant J.C. ([31]). Pour le Professeur Ernest R. Lacheman, le papyrus Nash se rapproche, pour la date, des fragments de Doura-Europos, ce qui nous ramène au second siècle de l'ère chrétienne, ce qui nous ramène aussi à la date établie par S. A. Cook dès 1902 ([32]).

---

(27) W. F. Albright, *Are the 'Aïn Feskkha Scrolls a Hoax ?*, dans *The Jewish Quarterly Review*, vol. XL, juillet 1949, p. 41.

(28) Salomon Zeitlin, *The alleged antiquity of the scrolls*, dans *The Jewish Quarterly Review*, vol. XL, juillet 1949, p. 60.

(29) W. F. Albright, *Notes from the President's desk*, dans le *Bulletin of the American School of Oriental Research*, n° 110, avril 1948, p. 3.

(30) *N.R.Th.*, 1949, p. 293.

(31) *Bulletin of the American Schools of Oriental Research*, n° 113, février 1949, p. 23, note 65ᵃ ajoutée par W. F. A(lbright) à l'article de John Trever, *A paleographic study of the Jerusalem scrolls*, p. 6-23.

(32) Ernest R. Lacheman, *A matter of method in hebrew paleography*, dans *The Jewish Quarterly Review*, vol. XL, juillet 1949, p. 15-39.

On a fait de généreux efforts pour rassembler et sérier dans le temps les quelques rares documents qui peuvent fournir, pense-t-on, un point de comparaison pour une étude paléographique des manuscrits.

Mais pour une période qui va du cinquième siècle avant J.C. au troisième siècle après, il faut avouer qu'ils sont « rari nantes in gurgite vasto ».

Qu'on en juge par la liste suivante :

1) les papyri araméens des IVe et Ve siècles avant J.C. (33) ;

2) les ostraka retrouvés à Lakish (34) ;

3) les papyri d'Edfou du IIIe siècle avant J.C. (35) ;

4) les ostraka égyptiens de l'époque grecque (36) ;

5) l'inscription transjordanienne d'Araq el Emir de 183-175 avant J.C. (37) ;

6) l'inscription de la borne de Gézer de 100-63 avant J.C. (38) ;

7) les inscriptions des ossuaires juifs de la fin du premier siècle avant J.C. jusqu'aux premières décades de l'ère chrétienne (39) ;

8) l'inscription de l'ossuaire du roi Ozias de la même période (40) ;

9) l'inscription de la reine Hélène de la deuxième moitié du premier siècle chrétien (41) ;

10) les fragments de Doura-Europos (42).

Il faut constater que cette documentation paléographique se présente sur des matériaux très différents : papyrus, tessons, pierres; seuls les fragments de Doura-Europos sont sur cuir. Elle est très dispersée dans le temps : elle s'étend sur plus de sept siècles; et dans l'espace : elle va de la Haute-Egypte à la vallée de l'Euphrate en passant par la Palestine et la Transjordanie.

---

(33) Cowley, *Aramaic Papyri of the Fifth Century B.C.*, Oxford, 1923. — Cfr le *Dictionnaire de la Bible* de Vigouroux, *Supplément*, t. II, col. 972-982.

(34) Torczyner, *The Lachish Letters (Lachish I)*, 1938, avec le tableau de la p. 220 dressé par Harding.

(35) *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology*, XXIX, 1907, p. 260-272 et pl. I-II ; *ibid.*, XXXVII, 1915, p. 217-231 et pl. XXVI.

(36) E. Sachau, *Aramaische Papyrus und Ostraka*, 1911, pl. LXII, 1 et 2, cfr pl. LXVIII. — M. Lidzbarski, *Ephemeris für semitische Epigraphik*, III, 1915, pl. II et III.

(37) *Journal Asiatique*, Sixième Série, tome X, p. 188.

(38) *Revue Biblique*, 1899, p. 109-115.

(39) M. Lidzbarski, *Ephemeris für semitische Epigraphik*, I, 186, 312; II, 72, 191; III, 49, 302. — *Revue Biblique*, 1902, p. 276-277; 1925, p. 253-266; 1934, p. 564-567.

(40) *Biblical Archaeologist*, vol. I, mai 1938, p. 8-9. — E. L. Sukenik, *Meghillôt ghenouzôt*, Jérusalem, 1948, pl. IV. — *Bulletin of the American Schools of Oriental Research*, n° 44, 1931, p. 8 s. — *Revue Biblique*, 1932, p. 480; 1949, p. 207-208.

(41) *Corpus Inscriptionum Semiticarum*, Pars II, Tomus I, n° 156. — *Journal Asiatique*, Sixième Série, tome VI, p. 550.

(42) Franz Cumont, *Fouilles de Doura-Europos*, Paris, 1926, p. 320-323, pl. CVIII : parchemin araméen, reste d'une lettre privée. — *Revue Biblique*, 1934, p. 546-563.

C'est cependant au moyen de cette pauvre documentation qu'on a essayé d'accrocher sur l'échelle du temps le papyrus Nash et nos manuscrits. Le Professeur Salomon Birnbaum, de l'Université de Londres, est arrivé aux conclusions suivantes ([43]) :

1) le grand rouleau d'Isaïe : entre 200 et 150 avant J.C.;
2) le manuel de discipline : entre 150 et 100 avant J.C.;
3) le commentaire d'Habacuc : entre 100 et 50 avant J.C.

De son côté, M. John Trever arrive à dater comme suit les manuscrits des moines syriens ([44]) :

1) le grand rouleau d'Isaïe : 125-100 avant J.C.;
2) le manuel de discipline : 75 avant J.C.;
3) le commentaire d'Habacuc : entre 25 avant et 25 après J.C.;
4) le livre de Lamech : même date que le précédent.

Un troisième paléographe, le Professeur Ernest R. Lacheman, de Wellesley College, se livre à une critique rigoureuse de la méthode employée : il critique surtout le point de départ : la datation du papyrus Nash. Il conclut : Quand on considère les quatre groupes de documents auxquels on se réfère pour établir un schéma chronologique, à savoir : les papyri d'Edfou, le papyrus Nash, le parchemin de Doura-Europos et les manuscrits de Qumrân, on conclut sans hésiter que ces derniers ne peuvent en aucune manière être plus anciens que les trois groupes précédents. Les manuscrits de Qumrân ont été écrits par des scribes obéissant à une règle. Les archaïsmes abondent, mais un bon nombre de lettres ont une forme qui indique une évolution postérieure aux textes de Doura-Europos ([45]).

Il est donc évident pour M. Lacheman que les manuscrits de Qumrân ne sont pas antérieurs au troisième siècle de notre ère. Au reste, ne possédant qu'une maigre confiance dans la paléographie telle qu'elle se présente ici, il ajoute : les seuls critères paléographiques permettraient de placer les manuscrits à diverses périodes. Par conséquent, leur relation au texte massorétique et aux diverses versions, la morphologie et d'autres arguments de critique interne seront des moyens de datation beaucoup plus sûrs que la seule paléographie.

Une critique parallèle à celle de M. Lacheman a été instituée par un hébraïsant dont le nom est universellement connu, le professeur Godfrey Rolles Driver, de l'Université d'Oxford ([46]).

---

(43) Salomon Birnbaum, *The dates of the cave scrolls*, dans le *Bulletin of the American Schools of Oriental Research*, n° 115, octobre 1949, p. 20-22. — *The dating of the Habakkuk cave scroll*, dans le *Journal of Biblical Literature*, vol. LXVIII, juin 1949, p. 161-168. — *The date of the Covenant scroll*, dans *Palestine Exploration Quarterly*, juillet-octobre 1949, p. 140-147.

(44) John Trever, *A paleographic study of the Jerusalem scrolls*, dans le *Bulletin of the American Schools of Oriental Research*, n° 113, février 1949, p. 6-23.

(45) Ernest R. Lacheman, *A matter of method in hebrew paleography*, dans *The Jewish Quarterly Review*, vol. XL, juillet 1949, p. 15-39.

(46) Godfrey R. Driver, *The Hebrew Manuscripts*, dans *The Jewish Quarterly Review*, vol. XL, octobre 1949, p. 127-134.

Il attire également l'attention sur le caractère aléatoire des conclusions basées sur la seule paléographie. Il est malaisé d'établir une comparaison entre une inscription gravée dans la pierre, un texte sur papyrus et un autre sur cuir. Ce sont des matériaux trop différents et provenant de pays trop distants.

Ni les papyri araméens des Ve et IVe siècles avant J.C. provenant de la Haute Egypte, ni les inscriptions d'ossuaires, ni le papyrus Nash, ni les textes très endommagés de Doura-Europos du IIIe siècle après J.C., ne peuvent fournir un point de comparaison susceptible de conduire à des résultats certains : les procédés du lapicide ne sont pas ceux du scribe égyptien travaillant sur papyrus; autre chose encore est le travail d'un copiste palestinien écrivant sur cuir ou sur parchemin.

Quant aux archaïsmes, M. Driver estime qu'ils peuvent abonder dans les écrits surtout religieux, sans être une preuve de haute antiquité.

Nous avons exposé dans un précédent article ([47]) comment on avait retrouvé, dans la grotte, des fragments du Lévitique en écriture phénicienne et comment le R. P. de Vaux croyait pouvoir dater ce manuscrit du IVe siècle avant J.C. Nous avons dit aussi comment on avait retrouvé les noms divins, Jahweh ou El, écrits en caractères phéniciens parmi des textes en écriture carrée.

M. Driver estime que ces archaïsmes ne sont nullement une preuve de la date préchrétienne des manuscrits. Car cette manière de faire était encore en usage au temps d'Origène et l'on possède un palimpseste d'Aquila du Ve ou VIe siècle, où, au milieu du texte grec, apparaît le nom de Jahweh écrit en caractères phéniciens anciens ([48]).

Il est manifeste qu'on a pu obéir à la même tendance archaïsante en composant en écriture dite phénicienne un volume entier.

Au nombre des éléments qui ressortissent aussi à la paléographie, il faut compter l'usage des cinq lettres finales, la nature de l'encre employée et le tracement de lignes servant à guider l'écriture.

Le fait que l'on trouve dans les manuscrits de Qumrân les cinq lettres kaph, mem, nun, pê, çadê, écrites suivant la forme spéciale que ces caractères prennent quand ils sont à la fin d'un mot, n'est pas un argument en faveur de la grande antiquité des rouleaux, au contraire. C'est ce qu'avait déjà fait remarquer le R. P. Tournay, O.P., dans la *Revue Biblique* d'avril 1949 : « L'emploi constant et habituel des cinq lettres finales nous empêche de proposer une date trop haute ». Le distingué professeur de l'Ecole Biblique pense que

---

(47) *N.R.Th.*, 1950, p. 60-63.

(48) F. C. Burkitt, *Fragments of the Books of Kings*, Cambridge, 1897. — Umberto Cassuto, *Aquila*, dans l'*Encyclopaedia Judaica*, Berlin, 1929, III, col. 33 : « Den Namen Jhwh lässt Aquila unübersetzt. In den erhaltenen Fragmenten von A.s Übersetzung steht der Gottesname in der althebr. Schrift mitten im griechischen Text ».

l'usage des lettres finales n'était pas général au début de l'ère chrétienne. Or leur présence habituelle dans les manuscrits de la « Guerre » et des « Hymnes », *ainsi que dans le papyrus Nash,* est un indice de la date postérieure de ces documents par rapport au début de l'ère chrétienne ([49]).

On sait que l'encre employée primitivement par les Juifs était non métallique : on la fabriquait avec du noir de fumée (suie) qu'on mélangeait avec de l'huile et de la gomme arabique ([50]). Cette composition était facilement effaçable : il suffisait de frotter avec une éponge. Quand, un peu après les années 100 de l'ère chrétienne, Rabbi Meir essaya d'introduire une encre métallique beaucoup plus tenace, et que seul le canif pouvait faire disparaître, Rabbi Ishmael la proscrivit comme une invention païenne. La Mishna, vers 200 de notre ère, ne sait rien d'une encre métallique. Celle-ci est entrée en usage au temps du Talmud, vers 500. On la fabriquait de noix de galle mélangée à du sulfate de cuivre. Elle devint le type courant pour écrire les rouleaux de la Loi au moyen âge ([51]).

Si l'encre des rouleaux de Qumrân est métallique, il est évident que ces manuscrits sont postérieurs à la Mishna. Mais si elle n'est pas métallique, on ne peut rien conclure, si ce n'est que les manuscrits peuvent sans doute être antérieurs à l'époque talmudique, mais ils peuvent aussi lui être postérieurs de plusieurs siècles, car, par souci de conservatisme religieux, on a pu continuer pendant longtemps à se servir d'encre non métallique, tout comme, en vertu du même souci, on a pu continuer à écrire en caractères phéniciens.

Or, le Dr H. J. Penderleith, expert technique du *British Museum,* a fait l'analyse de l'encre employée pour les rouleaux de la grotte. Il a pu établir que cette encre était non métallique (« carbon ink »). Comme l'avait dit M. Driver avant l'analyse, on ne peut donc rien tirer de cet « objective test » pour fixer l'âge des manuscrits ([52]).

Un fait facilement observable dans les rouleaux de Qumrân, c'est que certains sont soigneusement lignés. Comme nous l'avons signalé précédemment ([53]), l'écriture est suspendue à la ligne et ne repose pas sur elle, comme dans les manuscrits occidentaux. Il existe des papyri retrouvés à Herculanum qui portent des traces de lignes, mais ce procédé ne serait devenu habituel dans les manuscrits grecs qu'à partir du IIIe siècle après J.C. Il n'y a pas trace de lignes sur les fragments de Doura-Europos. De plus, sur d'autres documents, les lignes

---

(49) R. P. R. Tournay, *Les anciens manuscrits hébreux récemment découverts,* dans la *Revue Biblique,* 1949, p. 208-209.

(50) *Dictionnaire de la Bible* de Vigouroux, art. *Encre,* col. 1780-1781.

(51) L. Blau, *Studien zum althebräischen Buchwesen und zur biblischen Litteratur und Textgeschichte,* Strasbourg, 1902, p. 152-155.

(52) Cfr Albright, dans le *Bulletin of the American Schools of Oriental Research,* n° 115, octobre 1949, p. 14.

(53) *N.R.Th.,* 1949, p. 292.

deviennent de moins en moins perceptibles, quand avec le temps elles n'ont pas disparu. Dans certains manuscrits de Qumrân au contraire les lignes sont encore parfaitement visibles, comme dans le rouleau des « hymnes » (54). La règle édictée par le Talmud dit que les rouleaux doivent être écrits à l'encre, mais lignés avec un roseau, ce qui ne laissait aucune trace colorée. Plus tard cependant on utilisa une sorte de crayon en plomb. Le plus ancien écrit en hébreu où l'on s'est servi de plomb pour tracer les lignes est du onzième siècle (55). On n'échappe pas à l'impression que, dans le livre des « hymnes », les lignes sont plus que des égratignures faites avec la pointe d'un roseau traceur. Elles font penser à nos lignes au crayon. La simple photographie ne suffit pas pour en décider. En tout cas, la présence de lignes si nettement visibles dans les manuscrits de la grotte n'est pas en faveur de leur très haute antiquité.

Si nous résumons les résultats auxquels conduit l'argument paléographique, nous trouvons une telle divergence d'opinions entre Albright, Trever, Birnbaum, Sukenik, d'un côté, Lacheman, Driver, de l'autre, que l'on ne peut guère que souscrire au jugement de M. Zeitlin : dans le domaine de l'ancienne écriture hébraïque, la paléographie n'est pas « an established science ». Le professeur Driver répète à peu près la même chose quand il déclare : les efforts pour fixer la date des manuscrits hébreux d'après la forme de l'écriture ne sont que des tentatives d'établir « ignotum per ignotius » : c'est là en somme une entreprise vraiment risquée.

* * *

Avant la découverte de la grotte, on n'avait guère examiné d'autres critères que la paléographie (56). C'est à la suite d'un examen très rapide (nous l'avons montré plus haut) qu'on avait conclu à la très haute antiquité de la trouvaille et qu'on avait répandu dans la presse mondiale l'avis que ces manuscrits étaient du premier et même du deuxième siècle avant J.C.

La situation n'était donc plus intacte quand, lors de la découverte de la grotte en janvier 1949 (57), les archéologues se mirent au travail. M. Harding s'en est parfaitement rendu compte : « From the beginning it was clear that both the manuscripts themselves and the excavation would arouse much controversy, so as a check the co-operation of the Ecole Biblique et Archéologique of Jerusalem was invited in the work and Père de Vaux, Director of the School, was present throughout the whole period » (58).

(54) E. L. Sukenik, *Meghillôt ghenouzôt*, Jérusalem, 1948, Pl. XII et XIII.
(55) L. Blau, *Studien zum althebr. Buchwesen*, p. 142-147.
(56) Le rôle de l'unique papyrus Nash fut essentiel.
(57) Cfr *N.R.Th.*, 1950, p. 53-65 : « Découverte et exploration de la grotte ».
(58) G. Lankester Harding, *The Dead Sea Scrolls*, dans *Palestine Exploration Quarterly*, juillet-octobre 1949, p. 112.

Qui peut nier que, dès l'abord, la recherche des explorateurs se soit trouvée orientée et circonscrite par les données littéraires du problème, telles qu'elles étaient affirmées avec force par l'*American School* et par l'Université hébraïque ?

On ne peut pas ne pas remarquer que le rapport du R. P. de Vaux laisse entrevoir — et c'est là une preuve du souci scrupuleux d'exactitude de son auteur — que les arguments n'ont pas toute la force que les archéologues auraient désiré leur trouver.

Le Directeur de l'École Biblique se base surtout sur la matière des vases et la technique de leur fabrication. Il parle de l'*impression* qu'il eut lui-même, ainsi que M. Harding, en voyant ces fragments. L'*impression* fut partagée par le P. Vincent et le Professeur Sellers. Il s'agit donc d'une simple *impression*. Et c'est — nous le soulignons — le R. P. de Vaux lui-même qui use de ce terme.

Nous le comprenons parfaitement. Nous avons pris l'avis d'un spécialiste des arts céramiques, lequel n'est pas seulement un théoricien connaissant l'histoire de son art, mais un technicien doublé d'un artiste : il met lui-même la main à la pâte, fabrique de la poterie d'art et en surveille la cuisson.

Nous lui avons mis en mains des tessons provenant des jarres de la grotte de Qumrân, sans lui donner d'indication d'aucune sorte et en lui demandant ce qu'il pouvait tirer de l'examen de ces fragments. Il a reconnu en palpant que c'était de la poterie faite à la main, que la pâte était relativement fine et bien travaillée, qu'il y avait cependant des trous d'air qui s'étaient formés à la cuisson : bref,... il nous a donné de la matière et de la technique une description qui coïncidait remarquablement avec celle du R. P. de Vaux ([59]).

Nous lui avons ensuite demandé ce qu'il pensait de l'âge de cette poterie. Il nous a répondu : « C'est de la poterie commune : la matière et la technique n'ont rien qui caractérise nettement un époque. Ce qui pourrait donner des indices chronologiques, c'est la forme des vases et leur décoration ».

Que penser dans ces conditions des affirmations du R. P. de Vaux, quand il nous dit : « J'ai insisté sur cette description (relative à la matière et à la technique) et ces témoignages (les impressions du P. Vincent, de M. Harding et de M. Sellers), car si la matière et la technique de nos pots ne laissent pas de doute aux connaisseurs, *leurs formes sont assez déconcertantes* » ([60]).

En somme, le R. P. de Vaux insiste sur l'argument le plus faible : matière et technique, parce qu'il est conscient que l'argument le plus fort : la forme des vases, fait ici défaut. Toujours avec la même loyauté, il en fait l'aveu : pas de parallèles suffisants pour la forme des vases. Quant à la décoration, elle est inexistante.

---

(59) R. P. R. de Vaux, *La grotte des manuscrits hébreux*, dans la *Revue Biblique*, 1949, p. 587.
(60) *Ibid.*, p. 589.

On pourrait s'étonner à première vue que les *impressions* des archéologues se transforment en certitudes qui ne laissent pas de doute. Nous connaissons la haute compétence du R. P. Vincent et nous comprenons qu'en raison de sa longue expérience et de tout un contexte, de simples tessons puissent lui révéler une date. Mais ce contexte n'est-il pas mieux assuré dans des fouilles normales que dans cette grotte de Qumrân toujours énigmatique ?

L'argument le plus décisif, aux yeux du R. P. de Vaux, c'est la présence dans la grotte de « deux lampes qui se classent certainement à l'Hellénistique » (61). Mais, même en admettant que la technique des jarres soit celle de la période hellénistique, qui peut prouver que dans la fabrication de la poterie commune, cette technique n'est pas restée en usage à une période ultérieure ?

Il faut remarquer encore que les lampes sont une chose, les jarres, une seconde et les manuscrits, une troisième. Il n'est nullement évident que ces trois choses soient contemporaines.

Comme le faisait remarquer le Professeur Driver dans la conférence qu'il a donnée à l'Université de Louvain, le 22 mars dernier, nul ne sait avec certitude si les manuscrits ont été trouvés dans les jarres. N'étaient-ils pas déposés à côté ? Nous avouerons que cette question provoqua dans l'auditoire un sourire qui voulait dire qu'on trouvait bien incrédule le professeur d'Oxford. Et cependant il faut répéter ici ce que nous avons dit plus haut : le mystère continue à planer autour de la première découverte des manuscrits hébreux. M. Harding a affirmé que M. Saad, secrétaire du « Palestine Museum » avait eu un entretien avec le chevrier (bédouin Ta'amir) qui est entré le premier dans la grotte de Qumrân au printemps de 1947. On serait heureux de savoir ce qu'a donné cet « interview » (62).

Il est très possible, disait encore le Professeur Driver, que les jarres aient été apportées là à une époque ancienne, soit par des brigands qui y cachaient leur butin, soit par des réfugiés à une époque de guerre ou de persécution pour y conserver des vivres ou d'autres choses précieuses.

Cette cachette et son matériel céramique ont pu être connus d'un petit nombre d'hommes. Il existe des récits qui prouvent qu'à divers moments de l'histoire on a découvert aux environs de Jéricho des grottes du même genre, si ce n'est celle de Qumrân (63).

A supposer que ces jarres soient hellénistiques, elles ont parfaitement pu être remployées durant les siècles chrétiens, soit comme cimetière de « shemôt » (64), soit comme cachette de manuscrits ap-

(61) *Ibid.*, p. 589.
(62) *Palestine Exploration Quarterly*, juillet-octobre 1949, p. 112, note 1.
(63) *N.R.Th.*, 1950, p. 199-202.
(64) Nom donné par les Juifs aux vieux manuscrits relégués dans la « ghenizah ».

portés là dans un moment critique pour les soustraire à tout danger de profanation et de destruction.

Si l'on s'arrête à l'hypothèse de la cachette, on est amené à se demander quel fut pour les anciens possesseurs de ces manuscrits, ce moment critique. Donner réponse à cette question n'est pas chose aisée, constatait M. Driver. On songe tout naturellement aux grandes périodes de l'histoire mouvementée de la Palestine, mais il ne faut pas oublier qu'il peut s'agir tout simplement d'un tumulte local provoqué par ces haines de races et de religions dont les Juifs furent si souvent les victimes au cours des siècles.

Les réserves exprimées par le professeur d'Oxford au sujet de la valeur des arguments paléographique et archéologique, n'ont pas manqué de faire impression, ainsi que le note le R. P. Bea, S. J., ancien Recteur de l'Institut Biblique Pontifical. Il signale qu'un savant aussi sérieux que le professeur Aage Bentzen de Copenhague se montre maintenant sceptique en ce qui concerne la date préchrétienne des documents (65).

Le R. P. Bea pense que « M. Driver ne peut maintenir sa position que parce qu'étant plutôt paléographe et philologue, il ne parvient pas à donner sa vraie valeur à l'argument archéologique » (66).

Mais, comme à l'accoutumée, la conclusion de l'ancien Recteur du « Biblico » est marquée au coin de la prudence et réserve l'avenir : « *Dans l'état actuel de la recherche scientifique* (67), seule l'hypothèse de l'origine préchrétienne des manuscrits récemment découverts satisfait aux données archéologiques et paléographiques, et il n'y a pas en fait d'arguments convaincants pour une origine plus récente » (68).

Nous n'avons jamais eu une confiance inconditionnée dans les critères paléographiques. Nous avions été beaucoup plus sensibles à la valeur de l'argument archéologique. Mais cet argument est-il vraiment sans fissure ? Tiendra-t-il contre les arguments fournis par une analyse plus attentive de certaines particularités que nous révèlent les manuscrits eux-mêmes ? C'est le point qu'il faut maintenant examiner.

* * *

On a cité plus haut le jugement de M. Lacheman : il estime que la relation des manuscrits de Qumrân avec le texte massorétique et les versions, la morphologie et d'autres arguments de critique interne seront des moyens de datation beaucoup plus sûrs que la seule paléographie.

Tel est aussi l'avis de M. Driver. Et nous avons constaté que cet

(65) *La Civiltà Cattolica,* 18 mars 1950, p. 614.
(66) *Ibid.,* p. 615.
(67) C'est le R. P. Bea qui souligne ces mots.
(68) *La Civiltà Cattolica,* 18 mars 1950, p. 621.

avis est partagé par le R. P. Tournay, O.P., ainsi qu'il apparaît dans l'article qu'il écrivait dans la *Revue Biblique* d'avril 1949.

Examinons donc la relation de nos manuscrits avec le texte massorétique et les versions plus anciennes.

M. Millar Burrows nous a dit l'accord remarquable entre le texte du rouleau d'Isaïe acquis par les moines syriens et notre texte massorétique. Les différences ne sont que d'ordre orthographique et morphologique.

Quand M. Sukenik a présenté à Bruxelles, le 18 mars dernier, l'autre rouleau d'Isaïe, propriété de l'Université hébraïque, il a renchéri sur M. Burrows dans l'éloge qu'il a fait de la fidélité de son manuscrit par rapport au texte massorétique.

Il faut donc dire que le texte des deux manuscrits d'Isaïe retrouvés à Qumrân est pratiquement le « textus receptus » de nos Bibles imprimées. Cette forme du texte est la forme traditionnelle massorétique, qui s'est fixée dans les premiers siècles de l'ère chrétienne.

On sait par contre qu'il y a de notables divergences entre ce « textus receptus » et la forme du texte attestée par la version des Septante, laquelle fut faite aux troisième et deuxième siècles avant J.C.

Quant au texte qu'avait Origène, vers 200 après J.C., et à celui que lisait saint Jérôme, vers 400 de notre ère, ils sont à peu près identiques à notre texte massorétique.

Pour ceux qui veulent placer les manuscrits d'Isaïe au deuxième et même au troisième siècle avant J.C. se pose un problème : comment leur texte ne se rapproche-t-il pas de celui des Septante, dont, par hypothèse, il est contemporain ? Comment est-il au contraire tout à fait semblable à une forme de texte qui ne se rencontre qu'à l'époque chrétienne ? La solution la plus raisonnable ne consiste-t-elle pas précisément à dater ces manuscrits, non pas de l'époque préchrétienne, mais d'une période bien plus proche de saint Jérôme et du texte massorétique que de la version des Septante ?

Un autre fait digne d'attention est la prédominance, dans les manuscrits de Qumrân, de la « scriptio plena », c'est-à-dire l'usage du waw et du jod pour indiquer la vocalisation. Le R. P. Tournay souligne le caractère tardif de ce procédé ([69]). Ces lettres vocaliques étaient absentes, semble-t-il, du texte traduit par les Septante : la preuve en est dans les lectures fautives ou divergentes des traducteurs grecs. Les « matres lectionis » sont plus fréquentes dans les parties récentes de la Bible hébraïque que dans les parties plus anciennes. Elles abondent dans les écrits postbibliques. On peut le constater en particulier

(69) *Revue Biblique*, 1949, p. 209-211. — M. Driver développe le même argument dans *The Jewish Quarterly Review*, vol. XL, octobre 1949, p. 130. La réponse que lui fait le R. P. Bea, dans *La Civiltà Cattolica*, 18 mars 1950, p. 620, nous paraît supposer ce qu'il s'agit de prouver, à savoir que les deux manuscrits d'Isaïe retrouvés dans la grotte prouvent qu'au temps des Septante existaient deux types de manuscrits : les « vocalisés » et les « non vocalisés ».

dans les manuscrits hébreux de l'Ecclésiastique (Xe siècle de notre ère). Le R. P. de Vaux a signalé dans le fragment du Lévitique, XIX, 31, en écriture phénicienne, que dans haj-jidde'ônim, le ô est écrit *plene* (avec waw), alors qu'il est écrit *defective* dans le texte massorétique. Comme disait le R. P. Lagrange, « une hirondelle ne fait pas le printemps », mais ce fait ne serait-il pas un indice d'une imitation de l'écriture phénicienne à une époque où la scriptio plena était très répandue ? Loin d'être du IVe siècle avant J.C., ce manuscrit du Lévitique serait d'une époque beaucoup plus tardive et largement postérieure aux Septante (70).

Nous avons signalé, dans le livre des « hymnes », la vocalisation « lahôb » (flamme), alors que le texte massorétique ne connaît que la forme « lahab » (71). Selon Driver, « lahôb » ne se rencontre que dans la Mishna (vers 200 après J.C.) (72).

La vocalisation « nôêm » au lieu de « neoum » qu'on rencontre dans « neoum Jahweh » (oracle de Jahvé) en Isaïe, XLIII, 10 et 12, est étrange. Au temps d'Origène, ainsi qu'en fait foi la transcription grecque « noum » pour le Psaume XXXVI, 2, on avait la vocalisation attestée par la ponctuation massorétique. D'après M. Driver, la prononciation « nôêm » se rencontrerait seulement dans les Pîyûtim, genre littéraire dont les plus anciens témoins datent du Ve siècle de notre ère (73).

Il faut encore faire mention de l'usage déconcertant du aleph final et du hé final.

« On est très étonné de rencontrer un aleph final à la fin des mots : ki, mi, bi, li », déclare le R. P. Tournay, qui rappelle à ce propos l'usage très fréquent de l'aleph comme *mater lectionis* dans le Talmud de Babylone (74).

L'addition d'un hé aux formes pronominales attêm, hû, hî, semble appeler une vocalisation attemma, huwwa, hijja. Le R. P. Tournay est ici d'accord avec M. Driver pour songer à une prononciation « arabisante » (75). Mais alors faudra-t-il aller jusqu'au bout et accepter la suggestion de M. Driver qui serait disposé, au moins provisoirement, à dater les manuscrits de Qumrân des VIIe ou VIIIe siècles de notre ère ?

---

(70) *N.R.Th.*, 1950, p. 60-63. La présence des « matres lectionis » dans les fragments en écriture phénicienne avait amené le R. P. de Vaux à considérer le manuscrit du Lévitique comme notablement plus récent que les ostraka de Lakish. Il semble que la logique du raisonnement fait par le R. P. de Vaux demande d'aller plus loin dans la même direction.

(71) *N.R.Th.*, 1949, p. 632-633, note 36.

(72) Conférence faite le 22 mars 1950 à l'Université de Louvain.

(73) Cfr Driver, dans la *Jewish Quarterly Review*, vol. XL, octobre 1949, p. 130. — Sur le mot neum, le R. P. Tournay renvoie à Leshonenu, XV, p. 147 s. — Sur les Pîyûtim, cfr *The Jewish Encyclopedia*, vol. X, p. 65-68 : le mot piyyut est peut-être dérivé directement du mot grec « poiêtès » (poète).

(74) *Revue Biblique*, 1949, p. 210 et 211, note 1.

(75) *Ibid.*, p. 210, note 5.

Parmi les cas d'addition d'un hé aux formes pronominales, il en est un qui a été spécialement souligné par M. Driver, dans sa conférence du 22 mars 1950, à l'Université de Louvain ([76]). Il s'agit du hé qui est ajouté, comme « mater lectionis » après le pronom suffixe de la deuxième personne du masculin singulier.

Déjà Edouard Sievers avait montré que les formes en -ka, suivant la lecture demandée par la vocalisation massorétique, étaient des innovations tardives (späte Neuerungen) ([77]).

Il avait établi que, suivant les règles de la phonétique et de la grammaire comparée, une forme telle que jadéka, avec la syllabe -dé- accentuée et vocalisée avec un ségol, était inintelligible ([78]).

Il avait rassemblé quatre objections tirées de la linguistique contre la forme jadeká, avec shewa sous le daleth et accent sur la dernière ([79]). Une de ces objections est évidente pour quiconque sait lire un peu l'hébreu : même dans notre texte massorétique, la graphie consonantique du mot comporte simplement un jod, un daleth et un kaph. Le caractère étrange du signe vocalique qameç inscrit dans le kaph final saute aux yeux de l'hébraïsant, même novice.

Bref, Sievers avait conclu que, d'après la graphie elle-même et conformément à l'histoire de la langue, on doit attendre pour le groupe consonantique jod, daleth, kaph, une seule prononciation ; jadak, c'est-à-dire précisément la forme qui est attestée par les transcriptions d'Origène et de Jérôme, lesquelles sont les témoins d'une vocalisation antérieure à celle de notre texte massorétique.

Cette forme en -ak s'est d'ailleurs maintenue dans notre texte massorétique dans des cas comme bak (à côté de beka), lak (à côté de leka). Ces formes bak, lak, dites « pausales », sont en réalité les formes anciennes stéréotypées.

Sievers avait rassemblé une bonne dizaine d'exemples de transcription empruntés à Origène et à saint Jérôme. On peut en ajouter beaucoup d'autres. En voici une liste donnant, à côté de la transcription d'Origène ou de Jérôme, la prononciation demandée par la vocalisation du texte massorétique :

A) Exemples empruntés aux Hexaples d'Origène :

abdak	abdêka	Ps. LXXXIX, 40, 51
alak	alêka	Ps. XXX, 10
ammak	ammêka	Ps. XXVIII, 9
arak	orkhêka	Ps. XLIV, 19

(76) Cette conférence sera publiée dans un prochain fascicule de la revue américaine *The Jewish Quarterly Review.*

(77) Eduard Sievers, *Metrische Studien,* I, *Studien zur Hebräischen Metrik,* dans les *Abhandlungen der philologisch-historischen Klasse der Königlich Sachsischen Gesellschaft der Wissenschaften,* Band XXI, Leipzig, 1901, p. 238-240, 288-290, 324-331.

(78) Sievers, *Metrische Studien,* p. 238-240.

(79) Sievers, *Metrische Studien,* p. 288-290.

barsônak	birsôneka	Ps. XXX, 8
bak	beka	Is. XXVI, 3; Ps. XVIII, 30; XXXI, 2, 20
beezdak	bekhasdeka	Ps. XXXI, 8
biadak	bejadeka	Ps. XXXI, 6
bsedkatak	besidkateka	Ps. XXXI, 2
eellelek	ahallelêka	Ps. XXXV, 18
ekalak	hêkalêka	Ps. XLVIII, 10
ematak	khamatêka	Ps. LXXXIX, 47
emettak	amittêka	Ps. XXX, 10
erômemek	arômimeka	Ps. XXX, 2
esdak	khasdêka	Ps. LXXXIX, 50
eskilek	askileka	Ps. XXXII, 8
êlak	êlêka	Ps. XXX, 9; XXXI, 23
ênak	ênêka	Ps. XXXI, 23
telatak	teillateka	Ps. XXXV, 28
lak	leka	Ps. CX, 3
liriak	lirêêka	Ps. XXXI, 20
msiak	meshikhêka	Ps. LXXXIX, 39, 52
neelatak	nakhalatêka	Ps. XXVIII, 9
oznak	ozneka	Ps. XXXI, 3
oibak	ôjebêka	Ps. LXXXIX, 52
ouonauatak	weʿanwâteka	Ps. XVIII, 36
ouôrek	weôreka	Ps. XXXII, 8
sedkak	sidkêka	Ps. XXXV, 28
semak	shimka	Ps. XXXI, 4
toubak	toubeka	Ps. XXXI, 20
phanak	phanêka	Ps. XXX, 8; XXXI, 21
ôdek	ôdêka	Ps. XXX, 13; XXXV, 18

B) Exemples empruntés à saint Jérôme (80) :

dodach	dôdeka	Jérém. XXXII, 7
goolathac	gheullatêka	Ezéch. XI, 15
amaggenach	amagghêneka	Osée XI, 8
dabarach	debarêka	Osée XIII, 14
phalac	poʿolka	Habacuc III, 2.

Il semble résulter de ces nombreux exemples que la prononciation en -ka n'était pas encore en usage au temps d'Origène et de Jérôme. Si cette conclusion vaut, Sievers était dans le vrai quand il affirmait le caractère d'innovation tardive de cette prononciation demandée par la vocalisation massorétique, mais demandée *a fortiori* par le hé final ajouté dans les manuscrits de Qumrân au pronom suffixe de la seconde personne du singulier.

Il faut signaler ici un cas bizarre : dans un des hymnes publiés par M. Sukenik dans ses « Meghillôt ghenouzôt » (Planche XII, ligne 5), on voit, au début de la ligne, le mot « berît », suivi du kaph final, lequel est lui-même suivi d'un hé. On serait tenté de croire que le scribe, qui recopiait ce psaume, avait devant lui un texte consonantique

(80) Siegfried, dans la *Zeitschrift für die Alttestamentliche Wissenschaft*, 4, p. 34 s.

se terminant par le kaph final et demandant la lecture « beritak », mais il y a ajouté un hé pour obtenir la lecture « berîteka » (81).

Dans cette prononciation en -ka, M. Driver soupçonne une fois de plus une influence arabisante, ce qui le conduit à penser que les manuscrits du désert de Juda sont peut-être du VIIe ou du VIIIe siècle de l'ère chrétienne.

Et voici donc les savants oscillant entre le deuxième siècle avant J.C., et le huitième après. Peut-on espérer qu'on arrive à se mettre d'accord, quand la différence est tellement considérable (82) ?

G. LAMBERT, S. I.

Post-Scriptum

Cet article était composé quand nous parvient le « Festschrift für Alfred Bertholet » (Tubingue 1950), où nous trouvons une étude de M. Paul Kahle : « Zur Aussprache des Hebräischen bei den Samaritanern » (p. 281-286). L'ancien professeur de Bonn se réfère dans cet article aux « Schweich Lectures » qu'il a données à Londres en 1941 et qui ont été publiées en 1947, sous le titre : « The Cairo Geniza ». Il y a dans ce dernier ouvrage (p. 95-102) un magistral exposé concernant le pronom suffixe de la deuxième personne du masculin singulier, où M. Kahle est parfaitement d'accord avec le Professeur Driver sur le caractère tardif de la vocalisation en -ka. Cette innovation date du VIIIe siècle et est due à une influence arabe. Au reste, chez les Samaritains, ce suffixe est toujours prononcé -ak, jamais -ka.

Cette dernière constatation est un des arguments de la thèse de M. Kahle d'après laquelle les actuels Samaritains ont conservé une prononciation de l'hébreu extrêmement ancienne et continuant celle qui était en usage chez les Juifs à l'époque prémassorétique.

En vertu de cette thèse qu'il estime avoir démontrée dans les « Schweich Lectures » dont on vient de faire mention, M. Kahle expose dans le « Festschrift für Alfred Bertholet » comment il croit trouver dans le rouleau d'Isaïe A (celui des Syriens), une graphie qui révélerait une prononciation abandonnée par les Juifs avant le temps d'Origène, mais fidèlement conservée jusqu'à nos jours par les Samaritains. La conclusion serait que ce rouleau daterait d'avant Origène, de l'époque préchrétienne.

M. Kahle a aussi en vue un pronom suffixe, mais il s'agit cette fois des suffixes des deuxième et troisième personnes du masculin pluriel. Dans Isaïe A, ces suffixes sont écrits, non pas -km et -hm, comme dans notre texte massorétique, mais -kmh et -hmh, graphies qui appellent la prononciation -kimma et -himma. C'est exactement ainsi que les Samaritains lisent ces suffixes dans leur Pentateuque, bien que chez eux le *hé* final ne soit pas plus écrit que dans notre texte massorétique.

Selon M. Kahle, la prononciation -kimma et -himma est ancienne, mais elle a été abandonnée par les Juifs. A quelle époque ? Au VIIIe siècle vraisem-

(81) Mais il faut tenir compte que d'après M. Sukenik les lettres finales se rencontrent parfois à l'intérieur d'un mot : cfr *Revue Biblique*, 1949, p. 208.

(82) On nous assure qu'il serait possible de trancher le différend en recourant à une méthode de datation récemment mise au point et reposant sur les dernières découvertes de la physique nucléaire. Le R. P. Adrien Bauchau, S. J., Docteur ès sciences naturelles, a bien voulu rédiger pour nos lecteurs une note exposant l'essentiel de la méthode et quelques exemples de résultats obtenus. On trouvera cette note à la suite de cet article.

blablement : nous allons donc la retrouver attestée antérieurement, par exemple dans les Hexaples, comme nous y avons retrouvé la prononciation en -ak. Mais M. Kahle doit reconnaître que les Hexaples n'attestent que la prononciation -kem et -hem. Qu'à cela ne tienne, se dit M. Kahle, confiant dans la justesse de sa thèse, c'est que les Juifs ont abandonné cette prononciation avant Origène. Affirmation gratuite et son auteur s'en rend compte : « Leider finden sich keine Belege aus vorchristlicher Zeit für diese Art der Aussprache ».

Si M. Kahle n'a pas d'argument prouvant la prononciation -kimma et -himma chez les Juifs à l'époque des Septante, nous croyons pouvoir établir que bien avant les Septante, vers les années 450-400 avant J.C., on prononçait déjà -kem et -hem, comme on le faisait encore au temps d'Origène et comme on a continué à le faire après les Massorètes. Dans les documents Murashu découverts à Nippur et datant des règnes d'Artaxerxès I et de Darius II, on trouve, transcrits en cunéiformes, les noms de quelque soixante-dix Juifs qui habitaient Nippur et s'y livraient au commerce. Or, parmi ces Juifs, il en est un dont le nom est transcrit : Ia-a-hu-u-la-nu et un autre qui s'appelle : Ia-a-hu-u-la-ki-im. Samuel Daiches a restitué à ces transcriptions les formes hébraïques équivalentes : Jôlanu (Jahvé avec nous) et Jôlachem (Jahvé avec vous) (G.L.s.j., *La restauration juive sous les rois Achéménides,* dans *Cahiers Sioniens,* Paris, 1er juillet 1948, p. 319).

La seule conclusion possible, c'est que la prononciation -kimma (-himma) est postérieure au temps d'Origène. Le *hé* final des suffixes -km et -hm est comme le *hé* final du suffixe -k, un indice qui date les manuscrits d'une époque postérieure à Origène. Si M. Kahle est conséquent avec lui-même, il les mettra au moins au VIIIe siècle après J.C. G.L.s.j.

RADIOACTIVITÉ ET ÂGE DES MANUSCRITS DU DÉSERT DE JUDA

Les divergences qui séparent aujourd'hui les spécialistes sur l'âge des parchemins, découverts en 1947 dans la grotte du désert de Juda, soulignent la difficulté d'une datation précise des documents du passé. Suivant les critères choisis, les uns y voient des textes du IIe siècle avant J.C., d'autres au contraire ne les font pas remonter au delà du VIIe siècle de notre ère.

Dans ces conditions, l'ingéniosité humaine se doit de ne rien négliger qui puisse jeter quelque lumière sur un problème aussi délicat, et il ne sera peut-être pas inutile d'attirer l'attention des intéressés sur une nouvelle méthode de datation, récemment mise au point en Amérique.

Le principe de cette méthode se base sur les dernières découvertes de la physique nucléaire.

Des particules matérielles, d'origine cosmique, animées d'une énergie considérable, bombardent incessamment les couches élevées de l'atmosphère. Elles frappent en particulier les molécules d'azote qui forment les 4/5 des gaz atmosphériques, et les transmutent en carbone radioactif (C 14) d'après la réaction :

$$^{14}_{7}N + ^{1}_{0}n \longrightarrow ^{14}_{6}C + ^{1}_{1}H$$

La vie moyenne du radiocarbone est suffisamment longue d'autre part (5.720 ans ± 47) pour que les courants aériens le mélangent de manière sensiblement uniforme au carbone naturel (C 12).

Les êtres vivants qui absorbent en abondance des corps carbonés vont donc introduire dans leurs tissus une certaine quantité de C 14.

Une enquête mondiale, suivie d'analyses consciencieuses, a d'ailleurs permis aux savants américains de vérifier ce fait (1).

Des échantillons aussi différents que le méthane des égouts de Baltimore, l'huile des phoques de l'Antarctique, des morceaux de bois récoltés sous les latitudes les plus diverses (Ceylan, Bolivie, îles Marshall, Terre de Feu, Palestine, Suède, Afrique du Nord, Panama, Nouvelle Galle du Sud) ont livré à l'expérience un taux de C 14 tout à fait comparable; il n'est pas jusqu'aux coquilles des mollusques de Floride qui ne répondent aux prévisions.

La répartition uniforme de l'élément radioactif étudié est ainsi établie pour l'époque actuelle, mais rien ne s'oppose logiquement dès lors à faire un pas de plus : les mêmes conditions devaient vraisemblablement exister dans un passé, considérable à l'échelle humaine, mais relativement proche en comparaison des temps géologiques.

Supposons par exemple qu'il y a 4.000 ans un arbre ait été abattu par quelque entrepreneur phénicien. Un certain pourcentage du carbone, fixé dans les tissus ligneux, était radioactif, et, tant que l'arbre se développait, les échanges nutritifs assuraient la constance de ce pourcentage; au contraire, dès le jour de son abattage, aucun apport nouveau de carbone n'était plus possible, tandis que la désintégration atomique allait lentement réduire la quantité de carbone radioactif présent, suivant une loi qui nous est connue.

Un savant contemporain peut donc fort bien évaluer la date de l'abattage d'après ce qui subsiste encore de la radioactivité primitive du bois. Le même raisonnement s'applique à tout matériel carboné d'origine biologique (os, coquille, cuir, papyrus, etc.).

Cet élégant procédé de datation est théoriquement valable pour des durées égales ou inférieures à 25.000 ans.

Des expériences destinées à vérifier sa précision ont été faites en Amérique.

Des fragments de bois furent d'abord choisis; leur âge avait été préalablement déterminé avec tous les soins désirables par un comité de spécialistes (2).

Les deux premiers échantillons analysés étaient contemporains, l'un provenait de la tombe de Sneferu, à Meydum; l'autre fut emprunté à la tombe du roi Zoser à Sakkarah; la date prévue était de 2650 av. J-C (marge d'erreur : ± 75). La méthode fournit un chiffre proche : 2801 av. J-C (marge d'erreur : ± 250).

Après ces débuts encourageants, cinq autres échantillons furent examinés :

1° un fragment de sapin, retiré des fouilles faites en 1931 dans le Red Rock Valley (Arizona). L'étude des accroissements annuels du tissu ligneux avait permis de situer en 623 ap. J-C la date d'abattage et en 530 ap. J-C le début de la croissance.

2° un morceau de bois, détaché du coffre d'une momie égyptienne que son style permettait d'attribuer à l'époque des Ptolémée (332-30 av. J-C). Ce dernier échantillon ne bénéficia pas des progrès réalisés par la suite dans la technique de mesure et les résultats sont moins bons.

3° des débris de Pinus Halepensis ayant appartenu à un palais de la période syro-hittite (entre 725 et 625 av. J-C) et trouvés dans la Syrie du Nord-Ouest.

4° un fragment du cœur d'un Sequoia Gigantea, abattu en 1874; l'échantillon daté par l'examen des accroissements annuels doit avoir été élaboré entre 1031 et 928 av. J-C.

---

(1) W. F. Libby; E. C. Anderson; J. R. Arnold, *Age Determination by Radiocarbon Content : World wide Assay of Natural Radiocarbon*, dans *Science*, 1949, t. 109, p. 227-228.

(2) J. R. Arnold; W. F. Libby, *Age Determinations by Radiocarbon Content : Checks with Samples of Known Age*, dans *Science*, 1949, t. 110, p. 678-680.

5° enfin un fragment (cèdre du Liban ?) prélevé sur le bateau funéraire du roi égyptien Sésostris III et daté d'environ 1843 (± 50) av. J-C.

Ces deux derniers échantillons bénéficièrent des derniers perfectionnements de la technique et les résultats sont visiblement meilleurs.

Le tableau suivant met en regard les résultats obtenus et les dates escomptées; les chiffres entre parenthèses donnent la date, relative à l'ère chrétienne, les autres chiffres donnent l'âge absolu, c'est-à-dire l'âge obtenu en partant de l'année où l'analyse a été faite (1949); les chiffres entre crochets indiquent la marge d'erreur.

Echantillons	*Age prévu*	*Age trouvé*
Red Rock Valley	1372 [± 50]	1100 [± 150]
	(577 ap. J-C) [± 50]	(849 ap. J-C) [± 150]
Mommie de l'époque	2149 [± 150]	2600 [± 450]
des Ptolémée	(200 av. J-C) [± 50]	(751 av. J-C) [± 450]
Palais syro-hittite	2624 [± 50]	2600 [± 150]
	(675 av. J-C) [± 50]	(651 av. J-C) [± 150]
Sequoia géant	2928 [± 52]	3005 [± 165]
	(979 av. J-C) [± 52]	(1056 av. J-C) [± 165]
Bateau funéraire de	3792 [± 50]	3700 [± 400]
Sésostris III	(1843 av. J-C) [± 50]	(1751 av. J-C) [± 400]

Ces résultats montrent clairement l'utilité de la méthode, les erreurs de mesure ne dépassent pas 10 % ; dans certains cas favorables, elles s'abaissent à 5 % ; pour l'instant, la précision n'est pas meilleure, mais des améliorations seront encore apportées très probablement dans l'avenir.

Quoi qu'il en soit, cette méthode est susceptible, semble-t-il, de trancher le différend qui s'est élevé au sujet de l'âge des textes retrouvés dans le désert de Juda. Les peaux en question sont d'origine animale; le C 14 qu'elles contiennent encore permettrait de fixer la date approximative de la mort des bêtes qui les ont portées.

Chacune de ces analyses exige 10 gr. de carbone et deux mesures paraissent souhaitables.

Y a-t-il moyen de prélever des fragments suffisants pour atteindre le poids requis de 20 gr. de carbone ? Ces fragments doivent être calcinés et sont donc irrémédiablement perdus.

Il serait facile de déterminer au préalable la richesse des peaux en carbone et de préciser alors le poids exact de matière brute à prélever sur ces rouleaux manuscrits. Sans doute serait-il possible de recueillir les échantillons requis en rognant les marges de chaque peau, sans toucher au texte proprement dit.

Les dates proposées sont respectivement le II° siècle avant J-C (soit environ 2100 années en chiffre absolu) et le VII° siècle après J-C (soit 1300 ans). Une erreur de 10 % sur ces résultats n'est pas susceptible de recouvrir l'écart des estimations actuelles, si bien que la mesure de la radioactivité du C 14 apporterait un élément important dans la datation des parchemins.

Ajoutons qu'il semble indispensable de faire appel aux inventeurs mêmes de la méthode proposée pour assurer le maximum de précision dans les résultats et se ménager le maximum de chance de réussite : ce sont Messieurs J. R. Arnold et W. F. Libby de l'Institute of Nuclear Studies de l'Université de Chicago.

Louvain. A. BAUCHAU, S. I.